

# **Le bel âge**

**Raphaël Laiguillée**

*au jeune homme qui me ressemble*  
(1990-1994)

pour Laure Federiconi  
Maurice Mourier  
et Florentine Rey

**GRANDIR**

## LA CUISSE DE JUPITER

j'aurais tant aimé

*aveugle et larve un de la ruée*

*de la foutrement rude bousculade*

m'y presser

*s'étirant poussant pour advenir coulant par laves*

dans l'amas chaleureux des âmes

*laide aveugle larve mais pas malheureuse allez !*

dans le grand dortoir

*affolée juteuse chahutée joyeuse dans l'assaut*

mais je restais à l'écart – peureux si petit peureux

*larve à part*

les genoux contre ma bouche naissante je poussais en silence

*comme un grand*

sans remuer bien sage pour ne pas qu'on me crève ma bulle

*comme tout le monde*

et puis la bulle a crevé toute seule

*comme tout le monde entre deux jambes*

alors que je n'étais pas encore costaud sûr de moi et cool avec les filles

## DIFFICULTÉS

J'ai trouvé mon objet, mon nounours, ma coquille d'œuf : un parapluie. Avec lui, le monde se trouve réduit à des dimensions plus acceptables. L'horizon est mon affaire ; je l'élève ou l'abaisse à mon gré. Les grandes masses de vide ne mugissent plus si fort.

Trois, quatre, cinq insolents t'ont croisé sans faire un pas de côté. Te voilà invisible à force d'être pâle. Empourpre-toi (car tu peux avoir honte) et cours-leur après, fais leur le coup du poteau, du pylône si tu peux. De l'entraînement, c'est ce qu'il te faut.

La guerre, comme il est dur d'être en guerre ! Comme on se démettrait, comme on se vautrerait volontiers ! Se palper, se pincer, agacer le nerf de la colère.

Préfère l'éloquence qui déferle, au fur et sans mesure. Ta bouche sera glorieuse. Ton ennemi, éclaboussé. Cela est juste et bon.

## LES PETITES HABITUDES

J'ai cette sale manie de régler mes comptes à huis-clos. Je sais que cela ne sert à rien, mais je n'y peux rien. Quand je glisse, c'est dans ce sens.

Je venge, je redresse, j'écrase, je cogne comme un sourd. D'abord je ne m'entends pas, et je continue à triompher tout en m'occupant à quelque activité machinale. Soit que j'entre des aliments froids ou chauds dans ma bouche, soit que je me mouille et me frotte la peau avec une sorte de galet moussant, soit encore que je quitte mes habits pour une raison ou pour une autre.

Je me réveille en sursaut, épuisé, vaguement inquiet. Je me souviens de mes éclats, je m'étonne, me gronde, et décide d'en finir avec ma sale manie : je tente une sortie au dehors de moi. Une sortie sans prévenir, sans crier gare, sans y penser (car la pensée paralyse comme le regard d'un serpent cobra).

Il arrive bien que quelque chose arrive. Il m'arrive, grisé par le grand air des autres, de remporter quelques succès – succès vermisseaux, mais si, succès.

Il n'empêche. Qu'est-ce qui empêche ? La voix qu'au fond de moi j'entends, la voix qui me rappelle et qui me dit de rentrer. Et cette chose placide et molle qui se colle à moi, m'empêtre dans sa pâte et m'emporte dans son sac.

## HYGIÈNE DU FORCENÉ

Et pour le mauvais œil, j'ai la parade. Je me vitrifie. Je m'empaillotte de la tête aux pieds, je m'empaillotte de miroirceaux brisés.

L'œil aveuglé, l'œil finit par tomber. Je le cingle à poignées de sable, je le cingle à le faire saigner. Il saigne, en effet.

Alors je feins de prendre sa pupille pour une baie mûre – et je la crève, crac, entre mes doigts de promeneur distrait.

A l'iris ! Au grand jet ! Je l'inonde, je le noie, il est fichu. Tout autour enfin, j'embrase la barbe et les sourcils.

Reste une pauvre figure à quoi je ne peux même plus baisser les paupières.

## L'HOMME DANS L'HOMME MORT

tout commence et s'enlise dans la gorge d'un homme allongé  
pour cause de décès ou peut-être  
d'écrasement d'angoisse – l'air !  
est plus frais près du sol –

la gorge fait l'éponge et l'air s'étrangle

lui dans la gorge de l'homme allongé n'aura bientôt plus la place

d'ailleurs il ne l'a plus

il rampe à grand renfort de coups  
de genoux et de coudes  
flaire le boyau blessé respire  
le souffle ras dans  
l'harassante galerie  
rose et noire quand soudain des lumières

là-bas

sur un manège doré tourne un équipage d'horreur qui brandit des têtes-cerises des joues décortiquées des pommes d'api de vrais cœurs qui dégouttent

l'homme dans la gorge de l'homme mort veut boire à même les cœurs  
il s'approche et tombe dans une trappe préméditée ou simplement creusée là  
il vrille au vif d'une artère tranchée ou trachée-artère  
il croise aux paliers caverneux  
des reverbères qui bourdonnent ou bien



des champignons mangés de mouches

il croise un autre homme

homoncule ou digéré déjà

son visage est d'oreiller blanc comme d'un noyé

mais des volutes noires remontent

de sa bouche secrète ou qui n'existe pas

l'homme dans le corps de l'homme allongé pour cause

de décès ou d'écrasement d'angoisse voudrait sortir

qui sait de combien d'hommes allongés et l'un l'autre avalés

il lui faudrait s'extraire

il implore l'Eternel son Dieu de le sortir du ventre du grand poisson nourri de tous les petits poissons mangés

lui promet des sacrifices assortis d'actions de grâce et pour plus de sûreté

engouffre deux doigts dans sa trachée caverneuse et fouille doigte fourrage

s'expulse enfin et se crashe avec ses vomissures sur un matelas de haute mer

cela fait une grande baffe

et des vrilles de bulles

emmêlées d'algues molles

et le bâillon d'une main

qui est une langue aussi

finement salée

et râpeuse comme il aime

il est saisi de gratitude

personne ne l'avait jamais si merveilleusement léché

il ne voit pas bien l'intérêt de retourner séjourner dans un enchevêtrement de trachées et de  
boyaux blessés

même égayé de place en place par des manèges de cœurs caracolants

sa place est ici parmi les bulles les algues et les lamantins dont les mamelles sont de bon aloi et  
douce la peine

il se fait des amis sous-maritimes

chevauche des astéries farandole avec les ophiures si graciles

féconde des hippocampes aux cris d'hip-hip-hip-pocampe

escrime à l'espadon brandit dans ses pinces des anémones urticantes à la semblance du crabe  
boxeur

épouvante et se fait respecter

se sape de byssus et de tulle de méduse

fait le kéké

l'ivresse retombée il revient à sa manière puce en définitive

ventouse à l'année sur une coque quelconque

passé ses vacances dans des massifs de posidonie en compagnie de la laitue de mer du

jambonneau rude et de la moule lithophage qui est terne mais fidèle

découche en douce pour des mérous et des murènes qu'il courtise à même la bouche

devient détritivore

ne s'en cache bientôt plus

rassasié d'années il se retire dans une huître et patiemment fait sa nacre

peu avant d'être parfaitement perle et arraché de sa cache il forme un vœu

*incinérez-moi sirènes*

## TEL

Pour se connaître, il faut d'abord compter : combien suis-je ? *Je* est une convention lyrique. C'est *nous* qu'il faudrait dire. *Nous*, dividende travaillé par la fraction.

Quand je m'allonge pour dormir, mes pieds se croisent d'eux-mêmes. C'est leur position favorite. Si, pour me donner de l'assurance au lit (il faut bien un début), je m'oblige à les décroiser, ils saisissent le premier moment d'inattention de ma part pour reprendre leurs habitudes. Car on n'a rien de moins bête que ses pieds, surtout s'ils sont de connivence.

Ainsi, je dors en circuit fermé. Je suis garanti de ne rien perdre à mon insu, pendant mon sommeil.

On trouvera peu noble que je parle de mes pieds. Mais il faut commencer à la base quand on entreprend de se décrire.

Je suis fait de sommeil le matin, d'angoisse l'après-midi. Dans ma gorge une corde à nœuds monte et retombe. Respirer devient moins facile.

Je suis parfois susceptible pour des choses qui ne me regardent pas. Certains nomment cela paranoïa. Absurde. Ces gens-là m'en veulent – j'en suis sûr – d'avoir la sensibilité fine dont ils sont dépourvus.

Je suis très sociable quand je suis tout seul, en compagnie de personnes absentes. J'anime ainsi de brillantes conversations particulières.

Tout ce que je redoute est joué d'avance. C'est moi-même qui le joue.

Acteur, je suis d'une extrême conscience. Il m'arrive même, pour répéter, de prendre sur mes heures de sommeil. J'arrive fatigué aux représentations et je passe à côté de mon rôle. J'en suis mortifié.

Les conquêtes que je préfère sont celles qui, comme aux grands hommes, me sont attribuées.

L'amour ? Qu'il vienne voir de quel sang je me chauffe !

Oui, je tremble, mais ce n'est pas que j'aie froid : je suis transi.

Ma chair est un trop fin manteau. Je suis fait du strict minimum. J'ignore le confort des gros et des flegmatiques.

Il arrive qu'en me tournant pour chercher le sommeil, je me retrouve couché sur le côté, en équilibre précaire. J'enlace aussitôt mes propres épaules, et je crois tenir une femme qui me rassure de tout son corps. Une femme certainement bien menue, mais douce et chaude tout de même.

Ci-vit.

## CHLOROPHYLLE ET CHLOROFORME

je peux bien dire que je jonche le sol

pourtant ma prise sur la pelouse n'est pas celle de la feuille morte  
de la feuille crabe  
de la feuille qu'on verrait bien partir à l'oblique vers le taillis

je jonche en décontraction  
je me fais des molletons de mains  
des duvets de doigts dans le tendre des joues  
je me câline pour oublier l'heure sévère

quand le dernier oiseau éteint la lumière en partant  
ma tête glisse de l'oreiller d'herbe et roule entre les bouches soudaines

## FAÇONS DE DISPARAÎTRE

Plonger, sortir de l'eau, s'étendre à plat ventre sur la pierre chaude, prendre le soleil, le relâcher, se relever, s'éloigner de quelques pas, regarder depuis le bord de la scène du crime le gisant d'ombre qui s'évapore, a disparu.

Recouvrir de Tipp-Ex le type dans qui l'on dort : exit.

Se mettre dans une pomme, se jucher sur un pommier, tomber, rebondir sur la tête à Newton, rouler dans le pré, dévaler le talus, faire plouf dans la rivière, bouchonner, se laisser dériver, parvenir à l'estuaire, se laisser gober par un gobie quelconque.

Entrer dans un trou noir et remonter derrière soi la fermeture claire.

Ouvrir à l'espagnolette, filer à l'anglaise.

## ALORS UN SOIR

Si le soleil xylophone sur les vagues  
et que le xylophone bleu est le plus joyeux  
de tous les xylophones,  
pourquoi la vague à l'âme ?

Si je vous dis que la mer se fatigue  
ce n'est pas qu'une impression vague  
oubliez « *cet espace qu'emplit l'éternelle harmonie* »  
« *avec son regonflement de vie immense et lourd* »  
mensonge !  
« *ces vagues coalisées comme un désir immense et fou* »  
« *ces oiseaux d'écume qui s'abattent du large en un effroi de plumes* »  
mensonge ! perruque !  
« *le vent de la mer qui souffle dans sa trompe* »  
« *les longs cheveux verts des sombres goémons* »  
perruques ! vioqueries ! verrues de rhétorique !  
la mer est infiniment lasse  
et quand vous n'êtes pas là pour la voir et vous pâmer  
et qu'elle n'a plus à faire la faraute  
je vous assure qu'elle rampe  
et quand elle se retire  
c'est qu'elle repart sans un baiser

Le noir, les embruns, ces noyés que l'on croise...  
Est-ce encore le trottoir ? Déjà la mer ? Un môle où l'on serait engagé par distraction ?  
L'envie – l'envie folle de se jeter sous un paquebot !

**QUI MENACE ?**



## ÉNORME ANIMALE ÉMOTION

tremble et danse

comme si

carcasse

tu perdais les os tellement tu les secoues loin avec

frénésie des doigts

et bave aux babines

et fracas de castagnettes

comme si ça te mangeait carcasse démangeait

comme si tu voulais de désattraper d'un sparadrap coriace

carcasse

d'un drap qui s'entorchonne sur le jambon

essaie aussi le grand éclat de rire électrique de Saint-Guy

le nerveux

tu es gorgé c'est entré trempé c'est trop tard

ce que tu suintes tu l'essuies

ce que tu suintes tu l'essuies

ce que tu suintes tu l'essuies

un torrent ça ne s'essuie pas

## NOCTUAIRE

La nuit venue, j'habite un marécage. Haleines, puanteurs, appuis mous et morsures, lumière grise : avec l'habitude, je me suis fait à tout. Mais les bêtes qui peuplent les berges, oh ces bêtes qui voudraient mon amitié...

Le Grand Foujar a bien son grand tricorné. Mais pour le reste, c'est un fangeux. Gueule affalée sur moignons avant, il avale ce qui grouille, en premier les rampadaires. Il se redresse, mâche mollement : on dirait un général gâteux qui rumine un discours de parade.

Le Rhinodendron est le plus grand des couards. Une famille de sanguinosaures passe-t-elle à dix kilomètres, il se rue dans le premier tas d'herbe sale. Son crâne seul émerge, chauve et plat comme galet. Chauve et plat dans le crâne aussi.

L'Argrichaud... l'Argrichaud n'a pas de chance. Il racle et racle et racle, d'une patte, de l'autre, son pelage blessé de croûtes. Vipeilles et cravards, vieilles teignes. Mais dès qu'il m'aperçoit, l'Argrichaud délaisse son travail de raclage. Il semble tout à coup inexplicablement heureux. Une boule considérable lui bosselle le gosier. Il la fait rouler, l'arrête à mi-course, la fait rebondir avec des déglutitions de joie idiote ; puis, lassé du jeu, la berce d'un mouvement continu, comme un enfant tout rond.

Je sais que ce n'est pas raisonnable, mais cette dévotion de toutou que me voue l'Argrichaud m'angoisse profondément. Le matin, quand je remonte mes draps, je sens ma peau irritée comme d'avoir été argrichaudée.

## LOCATAIRES PERPÉTUELS

Ses gardiens sont des rusés. S'ils le laissent s'enfuir par temps de neige, ils ne le privent pas de ses chaussures. Non, ils lui prennent ses gants. On court moins vite les mains dans les poches ; et faute d'équilibre, on tombe plus souvent.

Ils gardent bien sûr leurs fourrures, leurs moufles, leurs cache-crocs et leurs couvre-mufles. Ses gardiens aiment travailler vite, et sans prendre de risques.

Ses gardiens sont des farceurs. Ils déboulent en cortège, cinq six, prennent tout le trottoir. Ils ont des joues en massepain, des nez de tubercule, des derrières doublés, et des grelots pour faire les drôles. Des passants sourient en les voyant. Jamais les enfants, qui savent.

En pouffant en se poussant ils s'engouffrent dans l'escalier, et parvenus sur le palier crient d'un ton enjoué : « C'est nous, c'est nous ! » « Les loups, les loups ! », glisse l'un d'eux. Et ils entonnent leur canon.

Mettre l'œil au judas est une imprudence. Ils retroussent aussitôt la paupière, et plus rien ne protège.

De toute façon, ils ont des jets, des crochets, des leviers. Ils entreront.

En dépit de leur derrière doublé, ses gardiens mastocs sont des éclairs. Dévaleurs de mâts, nageurs de synapses, avaleurs de moelle, des athlètes du trac. Ils prennent aux jambes, et la course finit là.

## DE GRAND APPÉTIT

Les enfants ne savent plus à quoi s'en tenir. Se rongent-ils les ongles ? On les gronde. Se plaignent-ils d'avoir faim ? « Mange ta main, et garde l'autre pour demain. » Voilà bien de quoi troubler de jeunes esprits.

A ce propos, je connais une histoire. Il était une fois un ogre qui se méprisait de trop aimer la chair humaine. Un jour qu'il s'était fait des reproches plus violents qu'à l'accoutumée, il se devora aussi loin que sa bouche put aller.

Quelle horrible chose.

Le pauvre ogre ne pouvait même plus, comme c'était son habitude, s'essuyer du revers de la main. Ni même de l'avant-bras. Ni même de l'épaule.

Au bout d'un certain nombre de bouchées, il se sentit bien diminué. Mais il s'acharna, car il se haïssait. Il s'acharna jusqu'à s'évanouir.

Des soubresauts le réveillèrent : il ne se digérait pas.

## DIS PAPA POURQUOI

les anges ne font pas de vieux os  
parce que l'hostie les pourrit d'ostéoporose

les anges ne font pas de vieux os  
parce que l'angélus détruit l'ange et l'os

les anges ne font pas de vieux os  
parce que dans le calice c'est là qu'est l'os

mais il y a aussi les anges rebelles

les anges ne font pas de vieux os  
parce qu'ils aiment danser le jerk et la java  
et que ça les use les os

les anges ne font pas de vieux os  
parce que les orages les noient sous les angines

les anges ne font pas de vieux os  
parce que les chasseurs les confondent avec les mésanges

mais surtout si les anges ne font pas de vieux os  
c'est parce que les bouchers s'en font des tabliers  
je veux dire des boucliers  
contre l'éclaboussure du sang des bêtes

## ÉTENDANT UNE MAIN HORS DU SONGE

Voici qu'en te mouchant tu entends un bruit de coquille brisée. Aussitôt, tu cherches ton nez pour te rassurer : il n'est pas à sa place habituelle. A travers le tissu, tu palpes des éclats minces, des éclats durs.

Ce n'est rien, je t'assure. Rendors-toi. Tu caracoles gaiement sur une feuille de laitue, en cousant ton chemin de fils d'argent. Tu ne vois pas le mufle qui fouille l'herbe. Tu n'entends pas le fer qui fouaille la terre. Le choc de la cognée qui scande l'ahan ne déplace pas ta belle assise. Tu grouilles des caresses de tous les grains sous ton pied. Profite, bienheureux baveux. Profite.

**JE NE VOIS PAS LA FEMME CACHÉE  
DANS LA FUTAIE**

## MAGICIENNES

Dans la doublure de son manteau, la magicienne dissimule ses poudres d'amour et d'escampette. Elle détourne les hommes vers des ruelles nocturnes, des greniers, des impasses mouillées, où elle leur plante ses ongles dans le cœur puis les console avec des toiles d'araignées.

La magicienne déplie, met des nappes, désaltère les sources, diadème les clairières. On s'y croirait.

La magicienne recoud avec les doigts, file avec sa bouche, écoute le cœur contre l'oreille, et selon, c'est le crêpe ou le drap. La magicienne veut-elle le crêpe ou le drap ?

La magicienne danse en robe de sève, retrousse ses pétales, se déhabille d'un rien, ramène sa braise, exhausse les désirs, peaufine les caresses.

La magicienne a des doigts de fée pour aller sur l'eau. C'est son charme. Elle perce les téguments de ses proies, leur injecte des sucres digestifs, suce avec son suçoir le contenu liquéfié de ses victimes. Laisse les enveloppes vides. C'est son charnier.

La magicienne épouse les pelouses qu'elle dévale, biche, déboule vent debout.

La magicienne revêt sa tunique empoisonnée et se serre contre l'amant. Ensemble ils sentiront la brûlure, la cravache puis la glace.

Je sais bien ce que veut la magicienne.



## **VOS PRÉSENCES EN DOUCE**

Si tu t'imagines que je ne sens pas ton entrée à califourchon dans la baignoire chaude. Je semble dormir, mais c'est sournoisement, de l'air de l'alligator. La ligne de flottaison monte, tu as beau te faire menue. Et puis je te vois dans la ribambelle de bulles, toute pareille, nombreuse et irisée. Je vous dorlote et vous brasse et vous remue. Et quand tu voudrais parler, je te souffle loin. Ne dis rien. C'est mieux comme ça.

## LAURETTA

Lauretta laisse venir. Les gars lui jettent des lassos, des ronds qu'ils forment entre le pouce et l'index et dont ils cerclent leurs yeux, quand elle passe, pour lui signifier qu'ils n'ont dieu que sa croupe.

Elle se dit que ces gars, pourtant chats maigres et jaguars noirs musculeux, sont en stricte réalité des vieillards revenus rôder. Ninetto Diavolo, Luigi Pazzolini, Lorenzo Malaspina, jadis bandits, lurons, corneurs de cocus, rateliers hilares du *Décameron*.

Lauretta au fond aimerait bien qu'un jeune homme strictement d'aujourd'hui lui fasse le coup de l'abordage. Mais d'elle-même, elle ne bougera pas, ne sollicitera rien. Elle préfère étirer les bras vers le ciel du lit, et s'étonner de n'y trouver personne. S'approcher du miroir, dire à mi-voix « Tant pis, ça sera un autre », et s'embrasser sur la bouche, en laissant une petite buée ou trace de chemin.

## MARINE

Marine a toujours quelque chose d'humide sur la lèvre. Elle passe sa langue comme par réflexe, et cela n'arrange pas grand-chose.

Marine ne pincerait pas la queue d'un lézard, elle aurait trop peur que la queue ne repousse pas. Elle est vive pourtant, et serait douée pour la chasse au lézard.

Marine n'a rien de la vague – de la vague qui est poussive et prévisible. Marine tressaille plus qu'elle ne bouge. Et pourtant, elle est Marine.

Quand Marine dort, je la regarde accoudé, je scrute les nageurs qui croisent sous sa peau. Remous, remuement, murmure : cela dépend des nuits, de la façon dont elle s'emmêle au drap.

Toutes les nuits je cède et je prends l'oreille de Marine, l'oreille affleurante – Marine nage à l'indienne, sans préférence de côté.

Je colle cette oreille à la mienne, et je prends à la bouche le remous, l'ambrosie, le murmure : quand je me retourne, Marine est morte, et l'oreiller sanglant.

Je n'ai pas d'autre merveille que Marine. Toutes les nuits pourtant je cède, je prends l'oreille, et Marine meurt doucement.

## GRADIVA

Gradiva ne tient pas debout. Elle n'y tient pas. Elle porte des paquets d'empois, des butins, des en-cas, des suppléments, et du lait continu dans la bouche.

Ce n'est pas qu'elle soit terne, elle met à profit la lumière sans travailler à ses vitraux, elle est luxuriante sans penser à mal, mais tout pousse en dedans, fleurs, vertiges, charivaris, entre les dentelles d'entrailles.

Pour s'affaler elle profite de la flaque, du coussin d'herbe, du pré menu, du vrac de terre, du passage de mousse. Elle profite d'à peu près tout.

Sitôt à terre, ses bras marcottent, ses seins donnent le lait qu'elle gardait.

Des animaux la reniflent en lisière, n'osent pas, repartent.

Louve, gravide.

## HAYDÉE

Mais ça n'est pas vraiment ça. Vraiment ça ce qu'elle voulait dire. Elle déboule en criant : « *Ne compte pas sur moi pour te mâcher le morceau !* », mais c'était pour dire: « *Je t'ai laissé une part de tarte dans la cuisine, mon chéri.* » Elle s'insurge : « *Tu dépasses les limaces !* » Elle sonde : « *Les radis, c'est pour du beurre ?* » Elle menace : « *Pas de puberté pour les ennemis de la liberté.* » Je la regarde de biais, je vois bien qu'elle ne plaisante pas. Elle écrase les pédales du vélo d'appartement. Elle a retroussé sa robe. Elle est folle de rage. Elle explose les compteurs. Mais ça n'est pas vraiment ce qu'elle voudrait faire. Elle préférerait écraser du raisin, pour crever du grain, pour marteler du pied, mais aussi pour me montrer sa culotte rougie. Pas une mauvaise fille, si on sait la comprendre.

## JEANNE

Dame Jeanne verse à boire à même la bouche. C'est comme, s'étant assoupi, d'entrer par surprise en gare de Régalade.

Jeanne n'est pas un ange, ses bras ne barrent la route atroce d'aucune démente. Il faut se tenir en joie, c'est-à-dire se tenir.

Jeanne se gagne à la nage, mais à ses risques, esquifs, périls. Elle ne fournit ni planche de salut ni petit radeau gonflable. Accostez-vous avec succès, elle vous attrape la main, la porte où bon lui semble, concourt à son plaisir.

Jeanne a ses définitions. *Consolation* (lot de) : moins-disant ; s'obtient avec un tout petit Jésus.. *Adoration* : à dada sur le grand Jésus. *Gratitude* : s'adresse aux Rois mages en guise de remerciement.

Au frêle kiss, Jeanne préfère le French kiss. J'ai défendu le premier avec toute l'éloquence permise : « Quoi ! ce combat gluant, ce duel de limaces serait tout ce à quoi votre sensualité aspire ? Pour moi, qu'une femme envahisse de la sorte ma caverne la plus sacrée, je me sentrais à peu près comme la pauvre Pologne emboutie par Hitler au son d'un opéra de Wagner. Fi du French kiss ! Mais le frêle kiss, ah le frêle kiss... ne s'impose pas, ne vous a pas de ces manières de boucher des Halles ou de brute nazie, le frêle kiss est frôleur, il est... tout à fait comme le frêle esquif sur le rivage des lèvres. »

Jeanne prend note, fait mine de comparer, redevient dévorante.

## MARIE-MADELEINE

Outrageusement nue, assise, elle me tend sa main. Je lui essaie des couleurs d'ongle, rouges sans mélange, roses passés, carmins.

Je regarde son sexe entrouvert, je corrige, je cherche la teinte exacte.

Un peu plus ceci, un peu plus cela, elle s'impatiente.

Entre deux doigts de sa main libre elle s'ouvre un peu plus et me dit : « Regarde ! Le problème, c'est que tu ne me regardes pas assez. »

A son tour elle m'essaie des chiffons, des dentelles, ses culottes. Elle me trouve de petits noms : Tutu Bouture, Monsieur de Turbande, L'Éléphantote, Madame du Barri, le Popaul Vu. J'en passe.

« Vous êtes maudits. Vous êtes de maudits borgnes. »

Ou : « Tu es insortable, trop laid. Tu es condamné à rester avec moi dans une chambre obscure. »

Redevient câline.

« Toi, tu ouvres l'œil, et le bon. Mate-moi. »

## LA PLAISANTERIE

C'est un fait.

Je n'aurais pas dû le faire.

Mais c'est qu'elle me disait « mon bouchon »

Et j'ai fini par lui dire pareil.

C'était une plaisanterie.

Une plaisanterie tendre.

Je lui disais aussi : « J'aurai ta peau ! »

Mais c'était pendant l'amour.

On dit de ces choses pendant l'amour.

J'ai tiré.

J'ai tiré sur son nombril.

Je veux dire, j'ai tiré son nombril, qui est un peu saillant et qui donne prise.

Je veux dire, qui donnait prise.

Je le pince maintenant comme la queue d'une pomme, pour attraper la pomme et la transporter vers un compotier, par exemple.

Mais ma petite pomme est toute flétrie.

Toute chiffonnée.

Tout aplatie.

Tout en peau.

Je suis consterné.

J'aimais beaucoup mon petit bouchon avant, pendant, et après l'amour.

Je ne sais pas quoi faire.

Je voudrais finir bien cette relation.

Pas comme un salaud, quoi.

Je cherche une solution délicate.

J'essaie d'écouter la petite voix intérieure.

Enfin je l'entends.



Je soulève Petite pomme.

Elle pendeloque.

Elle débandouille.

Je pense à ses robes d'été que j'aimais froisser.

Je la pose à plat.

Je me souviens quand je l'allongeais.

J'essaie de ne plus me souvenir.

Je la repasse.

Je pense que la chaleur du fer peut lui redonner la vie.

Je divague.

Maintenant, je la plie.

J'aimais plier les draps avec elle. Un pli, un pas vers elle. On s'embrassait quand le drap était plié en seize. Seize plis, seize palots.

Je divague.

J'essaye de faire du bon boulot, soigné.

Je figole les coins.

Elle aurait aimé ça.

Je le lui dois bien.

Je fouille dans la boîte à chaussures où j'ai gardé toutes ses lettres d'amour. J'en choisis une, la plus parfumée. Je glisse dans l'enveloppe les seize seizièmes de Petite pomme. Je colle un timbre neuf sur le timbre ancien.

Tout à l'heure j'irai poster la lettre.

Je serai tout joyeux en la recevant de reconnaître son écriture ronde et son encre bleue.

Petite pomme aimait me faire des surprises.

**AILLEURS SI POSSIBLE**

## SÉRÉNITÉ

Il suffit à chaque fois d'un moment d'inattention. Je croque dans une pomme. Puis je la pose sur une table en pensant à autre chose. Quand je la regarde enfin, ce qui s'appelle regarder, ce n'est plus elle posée là, la pomme, c'est mon visage de toujours creusé dans la chair blanche. Pas le trognon, mais ma tronche sans erreur : ma bouche, groseille, mes oreilles, escalopes, mon nez, en gelée, mes yeux...

Mais alors, par quelles pupilles, je veux dire par quels pépins ? C'est pourtant bien ma ci-devant tête posée bien d'aplomb, arrondie derrière, lisse et rouge. Face à moi, brillante d'une belle bave. Je ne peux en détacher mon nouveau regard inexplicable. A force, je m'hypnotise.

J'ai dormi. Une heure a dû passer, deux peut-être. Mon visage de pomme a jauni, bruni sur les arêtes. Forcément : la vie des pommes est plus brève que celle des hommes.

Je me dis : « Bien. » Qu'il faudrait remettre un peu d'ordre. Reprendre mon visage, même blet. On se fait à un visage blet, pas à un visage de pomme.

J'essaie de bouger mes bras. Mais ils sont enracinés par les doigts, en terre, en tortillons secs ! Le reste, jambe gauche, droite : solidement plantées.

Un fourmillement de paniques me prend au ventre.

Un seul assaut, bref assaut.

La main d'un bon humus me prend et m'apaise. Je sens monter par mes sèves la patience des arbres.

Je suis bien serein désormais, je ne rêve plus, je n'ai plus de cauchemar, je me balance sur un pied, je sens toutes les caresses.

Je la regarde se ratatiner, la tronche qui me fut chère. Je la regarde sans broncher.

## SEPTUORS D'ALTATUBA

J'aimerais passer d'un trait sur ma première vie. Que voulez-vous savoir ? Cale-menton. J'étais cale-menton. D'autres sont éléphants de bibliothèque, chacun fait ce qu'il peut.

Mon maître écrivait des traités, des notes de page, des prolégomènes, des précautions. Un soir qu'il spéculait sec, sa tête devint pierre et je m'enfuis sur mes doigts d'araignée.

Mes nouveaux débuts sont difficiles. J'entre au service d'un clochard pour qui je fais la manche. Je dors dans un vieux gant râpé, et qui pue ! Années de misère. J'exerce ensuite divers métiers : animateur pierre-feuille-ciseaux, branleur de dindons, maniganceur, délateur appointé, chique-naudeur de brouilles, gifleur d'ordures, gratte-dos, décoquilleur chez Bulot Bulot rue des Martyrs, doigt d'honneur, peleur de joncs, sex-toy avec index rotatif, majeur optimisé et pouce opposable.

Je finis par faire mon petit effet. La presse s'entiche de moi, je deviens célèbre. Un présidentiable m'engage pour ses bains de foule, où je lui prête main forte. A la fin, tant de promiscuité m'écoeure. Je démissionne.

Aspirant au repos, je deviens un village scandinave. Un village portuaire avec un golfe en V et trois profonds estuaires. Sable, glace, forêts d'émeraudes piquées au bord de plages désertes où les cerfs viennent boire. Ma tranquillité dure jusqu'à l'arrivée des premiers touristes, chassés par les miasmes de la Méditerranée. On détruit mes datchas en boudin de bois blanc. Entre mes lignes de vie et de chance, on construit les grands hôtels Fortuna et Utopia, en fibre de verre quartzite polymérisé. J'en ai marre. Je simule un tsunami et je m'en vais.

Je décide alors de me consacrer à la grande passion de ma vie : la musique. Grâce au concours d'un chirurgien habile, je me fais greffer deux doigts supplémentaires afin d'être le seul interprète de mes compositions : les septuors d'altatuba. Mes récitaux se donnent dans des salles combles. Des dames élégantes tombent en pâmoison. Elles m'assurent dans des lettres parfumées qu'elles se damneraient pour une caresse de moi.

Je pourrais être une main heureuse.

Mais je ne peux pas donner à ces femmes ce qu'elles se damnent à me demander. Si j'excelle dans les septuors d'altatuba, j'ignore l'art de la caresse. Je ne sais que déboutonner. Seul avec une femme, il faut que je la déboutonne. C'est plus fort que moi.

Je suis un grand altatubiste désespéré. Les nuits seules m'apportent un peu de réconfort. Je fais ce rêve : je rencontre une aveugle d'une grande beauté. Elle me dit : *«Aidez-moi à traverser la clairière. Ces lions lancés à la poursuite des gazelles : ils déboulent sans regarder.»*

Alors je prends son bras, un bras très doux, tendre et blanc. Je ne cherche pas à la déboutonner. Nous traversons la clairière en silence, sous l'œil attendri des lions et des gazelles stoppés net en lisière.

## L'ODEUR D'OLGA

Les poètes seraient dans les nuages. Elle est bien bonne.

Les poètes aimeraient les nuages, merveilleux nuages, qui passent, patati patata. C'est la meilleure.

Personnellement, j'ai horreur des nuages. J'ai d'ailleurs installé chez moi des pièges à nuages. Je ne vous en livrerai pas le secret de fabrication. Pas fou. Contentez vous de savoir que je les ai construits en adaptant des pièges pour souris vertes.

N'en déduisez pas qu'on ne peut avec ces pièges attraper que des nuages verts. On peut TOUT attraper. Un bimbonimbus nacré par exemple. Ou bien un contraltocumulus bai, autre exemple. Le piège se referme, clac, et le nuage crève, oui mais : comme il ne s'agit que d'une ombre de nuage, l'inondation n'est pas dramatique. Franchement pas. Des bottes de pluie à mi-mollet suffisent. J'en suis toujours chaussé, Olga y veille.

Olga est une sopranostratus biélorusse. Tournée mondiale, trou d'air, chute libre, je prends l'air à la fenêtre, elle tombe dans mes bras. Ce sont des choses qui arrivent. Cela va faire huit ans.

Olga me sort le matin du petit placard d'entrée, me conduit dans mon fauteuil devant la fenêtre, et vient me rechercher le soir. Elle s'assied un petit moment. Nous causons. Je lui parle de mes captures de nuages de la journée, elle me gronde gentiment. Je comprends cela : elle est de leur famille, famille éloignée mais famille quand même. Allez parler à une panthère de manteaux de fourrure. Pendez-les à des patères, vous aggraverez votre cas.

Parfois, pour me distraire de ce qu'elle appelle mes obsessions, Olga se lève et me chante un air du début de l'acte IV de *La jeune fille de Perth* : « Echo viens sur l'air embaumé, / M'apporter encore / Le chant de la voix que j'adore ». J'en tremble, les vitres aussi.

Puis elle se penche sur moi, et les rebords de sa blouse frôlent mon visage. Ils sentent bon la crème de lait suri. C'est mon instant préféré. Après, c'est le placard, paisible et noir. Je m'endors dans l'odeur d'Olga.

## JOURNAL D'INITIATION (FRAGMENT)

### 1

H. nous a enseigné aujourd'hui l'art de faire jaillir des cours d'eau.

Posté au partage des zones d'ombre et de lumière, il lève la tête, prend une brève inspiration de soleil, pivote sur lui-même et souffle aussitôt les rayons. Une bande vive jaillit dans la zone d'ombre. On la voit serpenter, disparaître, resurgir avec un bruit lointain de grelots. Elle a bientôt creusé son lit. On l'entend qui chahute dans les cailloux. Elle coule.

Nous suivons, dociles, l'exemple de H. Nous enfantons des flaques, des dégoulinades, des traînées de mélasse, des coulées de béchamelle.

H. redresse, propulse, éclairecit.

La vallée se couvre de veines comme un avant-bras garrotté.

### 2

Depuis trois soirs, nous sommes affectés à une nouvelle mission : fermer les yeux de ceux que la mort a surpris.

Les doigts sur la paupière doivent baiser puis bénir, sans à-coups, sans flétrir.

Seule la pulpe est permise, et le toucher doit être bref. A défaut, les doigts trouent la paupière et se tachent (le blanc de l'œil fait l'œuf et s'accroche).

En cas de pénurie de mourants, nous nous exerçons avec toutes sortes d'objets sphériques et abattants : sucriers boule, huches à pain, casques à visière.

En classe verte, le matériel pédagogique est constitué de boutons de roses et de prépuces de pétales.

« C'est ici », dit H. Nous retirons nos bandeaux. Le trou près de l'arbre est une crevure dans la terre, une bouche béante à caries d'asticots et de racines pâles, à rebord de mottes noires. Un peu d'eau croupit au fond. Une chair y respire. H. plonge ses mains et donne jour à une chose inexplicablement vivante, morveuse et molle et dont le cordon prémonitoire se balance.

« Un homme est mort quelque part, celui-ci le remplace. Après celui-ci, bien d'autres, ils sont des millions qui attendent leur tour. Ils viennent du noyau, de la Grande Fabrique, c'est par les souterrains spiralés qu'ils remontent. »

La chose vagit, cramoisit vilainement. Nous prenons des mines dégoûtées. H. s'emporte.

« Soyez dinde en imagination. Essayez seulement. Serez-vous rebuté par le caroncule couilleux qui pend au bec de votre dindon ? Bien sûr que non, puisqu'ensemble vous procréerez des dindonneaux. Ainsi la cancrelate plaît au cancrelat, le dugong à la dugongue, la blatte à la blatte. Tandis que vos jeunes prestiges finiront en eau de boudin et couleront à l'égoût dont le trou rote-ra, vous ayant avalés. »

Nous faisons cercle.

« Au cou d'Enguerrand, le dessin d'un croissant garance. Une cible de sang-dragon sur la poitrine d'Amaury, qui ouvrait crânement sa chemise. Un point de cinabre au front de Guillaume – le voyant sourire, les jeunes filles se retinrent de pleurer.

Avec Aymeric, Paulin, Bernard, tous destinés, ils montèrent dans la charrette. A plat dos secoués, cahotés, saoulés de ciel, striés d'oiseaux, se frottant les yeux pour précipiter des visions, ils cherchaient leur mot singulier et, l'ayant trouvé, s'abandonnaient avec une effrayante franchise de bonheur.

Sans le savoir, tous épousaient le même mot et lui restaient fidèles, croyant tenir leur salut. Ils le prononçaient tout bas, lui seul, sans pleurer, à la seconde de leur mort. »

H. nous regarde et insiste : « Il est important de ne pas pleurer. »

Nous baissons la tête, incertains de notre courage.



**ENFIN L'AMOUR**  
**(PUIS LA FIN DE L'AMOUR)**

## SALVES

Perles ! Perce-neige ! Parures ! Par prairies !

Feu de paupières !

Printemps.

Lumière aux fossettes de ma fenêtre !

Papillons, voleurs, papiers fous !

Ailes, voiles, volées vives !

Lumière bulle !

Lumière flûte !

Lumière depuis des lustres !

Aux gueux !

Aux goulus !

A chacun selon sa joie.

Des trottoirs pour y trotter.

Des terrasses pour les z'harassés.

De chacun selon sa soif.

Des diabolos pour les séraphines.

De la bière pour les philosophes.

– Sens, ça tient tiède.

– Oui, ça bouboule bien.

Robe, dérobe, marché conclu.

Je vous entends, mes gardiens ! Vous pleurez de me voir partir !

Trouvez-la saumâtre et démangez-vous jusqu'à l'os.

Je ne tremperai pas dans votre saumure.

Je vous les ferai bouffer vos moufles et cache-crocs et couvre-mufles, du côté retourné pour que la croûte vous urtigue et que le cuir vous détraque l'estomac !

Moi, je saute à pieds joints le mur des lamentations.

Après quoi, je disposerai.  
J'apprendrai le lutz et le double-salchow.  
Sans les mains !  
Je serai léger d'avoir nagé longtemps.  
Je ne chanterai plus sous cape.  
Je voudrai bien, tout le temps.  
Je fabulerai en jubilant.  
J'offrirai du muguet.  
Compté cinquante, je ne serai plus là.

## PETITES NUITS ET LONGS MATINS

1

pêle-mêle cheveux  
et bulles d'aube  
ton doigt perché sur  
ma lèvre  
le soleil peut bien  
tambouriner

2

sur la rose du prépuce  
Puceronne se pose  
le sang bondit  
soudain bandit

3

ton dos sitôt dégraphé  
je dévale un escalier  
de merveilleuses vertèbres  
je me lave dans tes veines  
je m'éclaire avec ton sang

4

qui a commencé  
bien malin qui pourrait  
le rire c'est venu dans  
la cadence et ça  
rebondit de corps à  
corps petite bille  
hilarante

5

– S'il me manquait un œil, tu m'aimerais ?  
– A moitié.  
– Quelle moitié ?  
– Devine.  
– Je devine pas.  
– Dors !

6

– Tu m'aimes ?  
– Oui  
– Combien ?  
– Pas cher.  
– C'est pas assez.  
– Alors j'attendrai les soldes. Dors !!

## LE BIPLAN

On faisait l'avion  
comme si on rêvions

Tu faisais le ciel  
moi sa parallèle

– J'aime que tu me portes  
comme ça de la sorte

– Je t'aime toute légère  
dans tes parfums d'air

– Rappelle-toi l'alouette  
fallait voir sa tête...

– ... de nous voir fuser  
cap vers l'azuré

– Wiiiizz ! vise la frise  
des champs de couleurs...

– ... orge blé bouton d'or  
rouille millet maïs

– C'est-y fourmi, là ?

– Non, c't'un faux ami

– Et ce tout p'tit nain ?

– Le dernier humain.

– La route en lacets

Un Z bien tracé

– Le diamant du lac

dans les roches en vrac

– Les si hauts cirrus

– ... bah, c'est des minus

– Nous not' terminus...

– ... vz'en saurez pas plus !

## CHAGALL, « AU-DESSUS DE LA VILLE »

celui qui fait le bec nous l'avons tiré à la courte-paille  
parce que j'ai triché c'est toi qui fais le bec  
puisque tu fais le bec à l'indienne un bras devant je peux faire le mec t'enlacer par l'arrière poser  
ma main sur ta côte feindre d'être né de toi te prendre sous mon aile gaffer le trafic des piafs te  
sauver mille fois la vie

pour que nous puissions rentrer j'ai laissé l'échelle peinte au pied de notre chambre  
on la voit d'ici notre maison  
c'est la seule maison rouge qui retient sa respiration



## CHAGALL, « DOUBLE PORTRAIT AU VERRE DE VIN »

- Qu'est-ce que tu vois ?
- La barbedieu. La campagne parfaite à la demie de midi. Des moitiés de pommes et des moitiés de poires qui tiennent quand même sur leurs fesses. Garde ta main sur mon œil.
- Est-ce que je pèse ?
- Non, le vin dans ton verre est plus léger que l'air. Et puis, j'ai mon éventail.
- Comment tu fais pour marcher sur l'eau ?
- Je vais sur les copeaux du soleil.
- A l'étape, je pourrai enlever ta robe ?
- Oui, pourvu que tu m'allonges dessus et que tu la froisses.
- Quand est-ce qu'on arrive ?
- Quand tu auras promis de prendre soin de ma robe.
- Est-ce que toutes les têtes sont encore sur tous les corps ?
- Oui, l'hiver est mort de froid
- J'ai droit à combien de questions encore ?
- C'était la dernière. A sept on s'arrête et on se repose au premier pont.

## ADIEU

*« avance le seigneur latent qui ne peut devenir;  
juvénile ombre de tous » (Stéphane Mallarmé)*

je sais bien j'aurais pu demeurer  
dans le jardin tiède et l'enfance ralentie  
visage amoureux de mon visage  
et de la mort légère qui bêche en bas des yeux

il a suffi d'un peu de vent  
soudain  
des mains des mouchoirs des micas saluent dans les arbres et dans les mâts  
on part ! les drilles claquent ! aux voiles ! à la bonne heure !

soudain j'ai des proportions de houle et des poumons de mer  
bordez ! lof pour lof ! hors du rouf ! hardi ! ardent ! enverguez ! par les ralingues ! grimpez, gabiers !

soudain je nage dans toutes les femmes par tous les temps sans n'importe quel prétexte  
embraquez les bouts ! bandez les palans ! raidissez le pataras ! vissez le vit-de-mulet !  
pointez le foc !

soudain j'ai des mains rogues et grandes  
brassez en fuite ! cinglez ! enfournez !

soudain c'est une autre paire de manches  
ahoy ! bordez l'artimon ! boujaron pour tous ! que salubre est le rhum !

adieu je vends tout  
je donne !

l'absente de tous bouquets  
les rendez-vous sans vous  
les restes du lapin  
à ragoûter le lendemain

Ophélie la folle aux fleurs noyées  
Ligeia Morella mon escorte  
leur visage déjà d'oreiller  
Bérénice Madeline mes adorables mortes

les lacets défaits du fleuve  
la pendue de l'Alma  
l'inconnue de la Seine  
*« ô toi que je j'eusse aimée »*

la croupe de Notre-Dame  
son amant de Saint-Jacques  
et Nicolas Flamel qui tient la chandelle  
ô mes creusets mes ors crevés

les berges sans étapes  
les clochards en fatras  
l'âtre bivouac des rats  
les chansons chantées sous cape

mes enchantements pourrissants  
anges frais cadavres exquis  
dans les cases des noirs bouquinistes  
amants de succubes et baiseurs de boucs

mes cannibales des Quatrefages  
qui croquèrent les quatre-sans-cou  
Fantomas enfui dans un sarcophage  
qui réussit là son plus beau coup

mes ambitions pectorales  
mes tourments de zguègue  
mes pelures de corps astral  
mes empilements de maigre

mon manteau gratte-moi le dos  
trop épaulé pour être honnête  
mon extenseur à six sandows  
pour l'obtention garantie en trois mois d'un torse d'athlète

mon mandala où tangent  
mon yang en débîne  
et mon yin en boomerang  
avec un soupçon de psilocybîne

tout Swedenborg tout Blake  
tout Daumal tout Allan Kardec  
tout Marx tout Proudhon  
tous ensemble ouais ! ouais !

*« Voyons, qu'est-ce que veux ? »*

*« Un sommeil bien ivre, sur une grève » ?*

L'avènement d'une société sans classes ?

*« Rien ! je suis-t-il malheureux ! »*

mes fantômes mes âmes feintes

faux frères et sœurs cendreuses

Nadja la smaragdine

et Robert le Diable

mes amours périphériques

à l'aine de la Petite ceinture

la demoiselle isocèle

au petit côté de son triangle

mes rêveries pierres à minuit

à pousser d'un pied distrait

comme on roule un mégot

le matin dans le caniveau

adieu

promenades idiotes

muses aux pieds sales

complaintes du fœtus du poète et des pubertés difficiles

tentations d'éther

chinoiseries sinoques

Dharmakaya de la Claire Lumière

grimoires sacrés de la Librairie d'Amérique et d'Orient, 11 rue Saint-Sulpice à Paris

druideries de mes deux

esprits d'escampette

ciels des bidets

songes creux et crevures trouées